
LES

OULAD BEN ZAMOUM

Les Oulad ben Zamoum, des Flissat Oum el-Lil, se disent parents des Ben Gana de Biskra, qui sont originaires de la Kabylie du Jurjura. Il y a environ 200 ans, un nommé Yahia ben Gana forcé d'émigrer, comme toute sa famille, serait allé chercher un asile chez les Flissat Oum el Lil, pendant que d'autres membres de cette famille, dont sont issus les Ben Gana de Biskra, se rendaient dans la province de Constantine. Un homme des Flissa nommé Abd el Aziz de la fraction des Beni Amran, possesseur de vastes étendues de terrain, aurait offert de lui céder une partie de ses terres pour son établissement et Yahia se serait décidé à se fixer définitivement dans la tribu. On montre encore, au dessus du village de Tiguenatin, la tombe de ce Yahia ben Gana, chef de la famille des Oulad ben Zamoum.

Yahia ben Gana avait établi son habitation à Tirilt Iternach, vers l'arête supérieure des Flissa, et ses descendants habitèrent le même point jusqu'au moment où, investis de l'autorité par les Turcs, qu'ils avaient longtemps combattus, ils purent sans danger se rapprocher de la plaine.

Le domaine de la famille s'accrut encore par des achats importants fait à un nommé Yahia ou Bouzid des Beni Amran.

Nous avons cherché à reconstituer la généalogie des Oulad ben Zamoum au moyen des lettres et des actes de propriété que la famille a conservés, mais nous n'avons pu remonter au delà

de 1128 (1715-16). A cette époque, le chef de la famille était Bel Kassem ben Ternich; on trouve encore un acte portant son nom à la date de 1141 (1728-29). Après lui vient son fils Ahmed ben bel Kassem ben Ternich, surnommé Zamoum; c'est le premier qui ait porté ce nom, qui est devenu celui de la famille.

Zamoum paraît être un vieux mot kabyle, aujourd'hui presque oublié et qui signifierait à la fois: « Courageux, qui a de la notoriété, qui dirige et ne se laisse pas diriger » (1). On peut faire venir aussi le surnom de Zamoum, de l'adjectif arabe زَعْمُوم, dont la signification est: « qui a la parole embarrassée. »

On trouve des actes dans lesquels figure cet Ahmed ben bel Kassem dit Zamoum, échelonnés de 1136 (1723-24) à 1176 (1762-63).

A partir de ce personnage, sur le compte duquel la tradition est complètement muette, la généalogie de la famille devient facile à suivre. Zamoum eut cinq fils; El Haoussin, Saïd, Mohammed, Mhamed et Bel Kassem. Saïd et Bel Kassem ne laissèrent pas de postérité; Mohammed et Mhamed donnèrent naissance à des branches collatérales; la branche principale, celle qui a toujours la prépondérance, descend d'El Haoussin, fils aîné de Zamoum. Nous ferons connaître plus loin la descendance de cet El Haoussin ben Zamoum, qui est le premier dont l'histoire soit connue.

Nous devons la plupart des détails qui vont suivre, au manuscrit des Oulad ben Kanoun, dont nous avons parlé dans notre « Note sur Yahia Agha » (n° 103, page 62).

En 1767, les Flissa, qui avaient toujours supporté avec impatience le joug des Turcs, se mettent en insurrection et refusent de payer l'impôt; l'arrestation d'un des leurs, par un cavalier du caïd du Sebaou, avait, paraît-il, servi de prétexte à la révolte. Cette tribu, ou plutôt cette confédération de 16 tribus (Mkira, Azagna, Ouserni, Beni Mekla, R'omeraça, Arch Ousiani, Rouafa, Oulad N'hou Rouba, Beni Amran, Beni Chelmoun, Beni Che-

(1) Cette étymologie nous a été donnée par Si Moula Naït ou Amar des Beni Iraten.

nacha, Mzala, Et Taïa, Beni Khercha, Beni Arif, Onlad Yahia Moussa), qui a toujours renfermé un grand nombre de maraudeurs et de coupeurs de routes, se mit alors à exercer ses brigandages sur les tribus voisines, soumises aux Turcs; des receleurs, établis au pied de la montagne, recevaient le produit de ces rapines et le rendaient aux propriétaires, moyennant bonne rançon. (1)

Les principaux chefs des Flissa étaient alors : Khelif ben Bouzid, amin des Beni Mekla, Hassen ben Rafai, amin des Rouafa, El Haoussin ben Zamoum, amin des Beni Amran; ces chefs reconnaissaient l'autorité de Chikh ben Bouzid des Beni Mekla, père de Khelif. Ce Bouzid avait d'abord été spahis de l'Agha d'Alger, puis il avait été reconnu comme chef des Flissa, par les Turcs, antérieurement à ces événements.

Le Pacha d'Alger, Mohammed ben Osman, pour mettre un terme à leurs désordres, fit marcher contre les révoltés l'Agha des arabes avec 1,100 hommes de la milice turque et les goums arabes. Cette petite troupe, abandonnée par son chef au milieu du combat, fut battue et perdit 300 hommes. La colonne reçut l'ordre de rentrer à Alger, l'Agha déserteur fut étranglé et eut pour successeur le Khodja el Khil el Ouali.

L'année suivante (1768), Mohammed ben Osman, que cet échec avait rendu furieux, envoya contre les Flissa l'armée la plus imposante qui eût encore opéré en Kabylie. Les beys de Titeri, d'Oran et Constantine reçurent l'ordre d'amener toutes les troupes qu'ils pourraient rassembler; au mois de juillet, ces forces se trouvèrent réunies au pied des pentes nord ouest de la montagne des Flissa, avec la milice turque et l'artillerie. L'armée fut partagée en sept corps commandés par l'Agha Ouali, le Khez-nadji, le Kodja el Khil, le bey d'Oran, le bey de Titeri, et le bey de Constantine Ahmed ben Ali el Kolli, auquel le Pacha confia le commandement en chef. L'armée était campée partie vers Cherkak et Teboul, partie vers Bordj Menaïel.

(à) Les Flissa n'ont pas encore tout à fait renoncé aujourd'hui à ce métier lucratif et c'est encore chez eux qu'on retrouve souvent, en payant la bechara, le bétail volé dans les environs.

Les troupes campées au premier point, attaquèrent en suivant la route de Bou Gaoua ; les autres s'avancèrent par R'omeraça, Ronafa et Souannouren. Les Flissa avaient défendu leurs villages au moyen de retranchements en terre et en pierre sèches, dont on voit encore les traces, ils avaient fait appel aux contingents des tribus Kabyles qui ne reconnaissaient pas l'autorité turque ; malgré l'énergie de leur résistance, ils durent céder au nombre de leurs assaillants et abandonner leurs villages qui furent livrés aux flammes. La première colonne arriva jusqu'au sommet de la montagne des Flissa, s'engagea sur le contrefort des Oulad Yahia Moussa, qui s'étend entre l'Acif Sbouaren et l'Acif Tarzout, enleva de vive force le village d'Ammouch et elle poussa encore jusqu'à Tiit Nchefa. A ce moment, elle trouva devant elle un marabout, Si Ahmed ou Saadi, chef de la Zaouïa de Tarikt, qui s'était mis à la tête de ses tolba, avait rallié les Flissa en déroute et les avait ramenés au combat. Entraînés par l'exemple de Si Ahmed ou Saadi, les Flissa se jettent sur la tête de colonne d'attaque, où commandait le caïd du Sebaou, El Hadji Mhamed ben Hassen, homme détesté par les Kabyles à cause de sa tyrannie et de sa cruauté, et ils la forcent à plier ; le caïd de Sebaon est tué à l'endroit appelé Tizi Korchi et sa tête, emportée comme trophée par les Kabyles, sert à enflammer leur ardeur.

Les Turcs, dans leurs expéditions, avaient l'habitude, lorsqu'ils attaquaient, de n'emporter avec eux ni vivres ni bagages, de sorte qu'ils étaient obligés de rentrer le même jour à leur camp. Au moment où la colonne qui avait dépassé Ammouch, fut obligée de reculer, la nuit commençait à approcher, l'heure de la retraite était arrivée, aussi chacun ne songea plus qu'à rentrer au camp. Les troupes turques et arabes, traquées à outrance dans un pays boisé, rocheux, coupé de ravins, ne tardèrent pas à se débander et la déroute fut bientôt complète. La nuit qui survint, acheva de les mettre à la merci des Kabyles, qui en firent un affreux carnage.

La deuxième colonne, partie de Bordji Menâïel, avait d'abord réussi dans son attaque (1) et elle était parvenue jusqu'auprès du

(1) Les Kabyles affirment qu'une femme appelée ou Mehenna, commandait dans cette colonne.

marabout de Timezrit, bâti au point culminant de la montagne des Flissa; mais, l'Agha Ouali ayant été tué, elle fut entraînée dans la déroute de la première colonne et elle eut le même sort.

Le désastre fut complet, 1,200 turcs et 3,000 arabes furent tués. On trouvait encore longtemps après ces événements, dans les broussailles qui environnent Ammouch, point où eut lieu la plus rude mêlée, des armes et des objets d'équipement provenant de l'armée turque.

Dans son « histoire de Constantine sous la domination turque », M. Vayssette raconte en ces termes un fait qui se rapporte évidemment aux événements dont nous venons de parler, bien que certains détails aient été dénaturés par les chroniqueurs arabes qui lui ont servi de guides : « Il (Ahmed bey « ben Ali dit el Colli) songea d'abord à bien asseoir son autorité « et pour cela, il dut entreprendre de nombreuses expéditions « contre les tribus que leur éloignement du centre de la pro- « vince sollicitait sans cesse à la révolte. Il fut même entraîné « hors des limites de sa province et porta ses armes jusque sur « le territoire relevant, au moins nominalemeut, du paschalik « d'Alger. C'est ainsi, qu'appelé chez les Zouaoua par le mara- « Si el-Hosseïn el-Ourlani, pour y apaiser une révolte occa- « sionnée par suite des prétentions de quelques docteurs de la « loi, qui voulaient s'opposer à ce que les filles héritassent de « leur père (1), il dut repousser par la force les Flissa de la Ka- « bylie occidentale, accourus pour le combattre. Mais il parvint « à les refouler dans leurs montagnes et à leur faire payer ché- « rement leur agression. Toutefois, ce ne fut pas sans essayer de « son côté de grandes pertes; son armée fut aux trois quarts « décimées, et il vit tomber à ses côtés les plus braves de ses « guerriers, tel que l'agha El-Ourlis, le chikh El-Arab el-Hadj « ben Gana, le chikh du Bellesma Ferhat ben Ali, de la famille

(1) La délibération abolissant, dans les tribus du Djurdjura le droit d'héritage des femmes est datée de 1748 (La Kabylie et les coutumes kabyles, 3^e V. page 451), cette nouvelle coutume a dû gagner de proche en proche et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'elle ait encore été un sujet de guerre vingt ans plus tard. Néanmoins, il n'est guère probable que les Turcs aient combattu les Flissa pour un motif semblable.

« du caïd Cherif ben Mançour, Bel Kassein ben Merah, un des
« des principaux chefs de la Zmala et bien d'autres. »

Ces détails montrent bien l'importance de la défaite qu'avaient
essuyée les Turcs dans les Flissa.

Le Dey, forcé d'en venir à des moyens de conciliation, envoya
un nouvel Agha, Ali ben Sliman, pour traiter avec le chef de
ces tribus belliqueuses; mais l'envoyé du Dey fut repoussé dans
ses tentatives de négociation. Encouragés par les succès des
Flissa, les arabes des montagnes voisines se joignirent à eux et
leur inspirèrent la résolution de poursuivre une guerre si heu-
reusement commencée. La rébellion se préparait de l'Est à
l'Ouest et menaçait d'envelopper Alger, « Tout tremblait dans
la ville, dit Sander Rang dans son *Précis analytique*, auquel nous
avons emprunté une grande partie des faits qui précèdent, le
Dey seul montra du calme et du courage. » Les Kabyles révoltés
menaçaient chaque jour Alger, ils en vinrent à faire des razzias
dans la Mitidja el à intercepter les vivres qu'on apportait à la
ville. L'agitation dans Alger était telle, que le Dey n'osa plus
sortir de son palais, il avait été victime de six tentatives d'as-
sassinat dans l'espace de trois mois.

Cependant Mohammed ben Osman avait fait opérer le blocus
du pays des Flissa, au moyen de postes entourant de tous côtés
leurs montagnes et il parvint ainsi à les réduire à la famine. Il
peut paraître singulier qu'une peuplade qui avait battu toutes
les forces de la Régence, pût se laisser affamer par un simple
cordon de postes, fournis par les Makhezem des Améraoua et des
Abed d'Aïn Zaouïa et par les Isser: il faut dire que les Flissa
n'avaient plus avec eux les contingents des tribus kabyles du
Djurdjura qui les avaient soutenus au moment de l'attaque des
Turcs, que les postes dont nous avons parlé étaient composés de
cavalerie et que les fantassins kabyles n'osent jamais se mesurer
en plaine avec des cavaliers, leur fussent-ils très supérieurs en
nombre.

Ce blocus, qui non-seulement empêchait les convois de grains
d'arriver, mais encore empêchait de cultiver les terres autre
part que dans la montagne, amena les résultats qu'en attendaient
les Turcs; un parti composé des gens paisibles et de ceux qui

cherchaient leurs moyens d'existence dans le travail, ne tar la pas à se former en faveur de la paix et il eut pour chef El-Haoussin ben Zamoum.

Un jour, dans une réunion générale de la djemâa des Flissa, qui avait lieu à Tiit Ncheffa, non loin de la zaouïa de Tarikt, chikh Bouzid, qui craignait de voir El-Haoussin ben Zamoum lui succéder dans la position qu'il occupait avant la guerre, le dénonça à l'assemblée comme ayant des relations avec les Turcs. Une violente discussion s'éleva et El-Haoussin eût été mis à mort, si le Marabout Si Ahmed ou Saadi, dont nous avons déjà parlé, ne s'était interposé et ne l'avait protégé. Cette scène de violence le décida à brusquer la démarche qu'il avait l'intention de faire. Il avait des relations avec le chaouch du nouvel Agha, nommé Ahmed ben Kanoun, qui était originaire des Isser; il lui demanda une entrevue secrète et tous deux tombèrent d'accord sur les conditions auxquelles la paix pourrait être conclue. Il fut convenu que chaque tribu des Flissa paierait un impôt annuel de cent réaux boudjoux, mais que les autorités turques ne s'occuperaient pas de sa perception, ne pénétreraient pas chez eux, ne se mêleraient pas de leurs affaires intérieures et ne leur demanderaient aucune corvée. L'impôt devait être versé par les amins au caïd du Sebaou. Ahmed ben Kanoun voulait obtenir que les Flissa renonçassent au vol et au recel, mais El-Haoussin ne se sentait pas assez puissant pour lui promettre une réforme aussi radicale, il fut convenu seulement que tout voleur pris en flagrant délit en dehors du territoire des Flissa, pourrait être tué sans que ceux-ci prissent fait et cause pour lui, et que les recelleurs ne pourraient plus habiter le pied de la montagne, mais bien des villages du centre comme Bou Haran, Ouriacha et Ir'zer Ahmed.

Ahmed ben Kanoun se rendit à Alger pour obtenir l'assentiment du Dey et Ben Zamoum réunit de son côté les Flissa, pour leur proposer cet arrangement. Les conditions posées ayant été acceptées de part et d'autre, la paix fut conclue dans une réunion solennelle à laquelle assistèrent d'une part, les notables des Flissa; de l'autre le caïd du Sebaou Mohammed, fils du bey Mohammed ed Debba, avec les cavaliers des Ameraoua. Les con-

ditions dont il vient d'être parlé furent énoncées et acceptées et les deux camps firent une décharge générale de leurs armes à feu pour sceller la paix (1769).

Une amnistie générale fut publiée, et El-Haoussin ben Zamoum fut reconnu comme chef des Flissa. C'est alors qu'il établit son habitation à Tiguenatin où réside encore la famille et où il n'avait eu jusque là qu'un azib; il transporta cet azib, pour ses cultures de la plaine, au lieu qu'on appela depuis Azib-Zamoum. Les maisons de Ti'rit Iternach furent abandonnées à une famille de marabouts, les Oulad Bayou, qui les occupe encore aujourd'hui.

Hassen ben Rafaï, chef des Rouafa, étant mort, son fils Mohammed le remplaça et partagea le commandement des Flissa avec El-Haoussin ben Zamoum; ils étaient beaux frères et ils vécurent toujours dans une entente parfaite.

Pendant de longues années El-Haoussin ben Zamoum sut maintenir la paix avec les Turcs et ce n'est que 25 ans après la conclusion du traité dont nous venons de parler, que nous voyons de nouveau les Flissa en insurrection.

Il ne faut pas croire que ces populations turbulentes aient joui de la paix pendant cette longue période de temps, ils étaient constamment en guerre avec leurs voisins les Maatka et leur besoin d'activité se tournait de ce côté. Cette lutte de tribu à tribu, était plus sérieuse qu'on ne pourrait le supposer; ainsi, vers 1774, il y eut une guerre qui dura sept ans et dans laquelle les Maatka, qui avaient pour chef Mohammed Nali ou Chaban des Aït Aïssa ou Zeggan, coupèrent 101 têtes aux Flissa. Ce Mohammed Nali ou Chaban avait paraît-il, promis une somme d'argent par tête de Flissa qu'on lui apporterait au Khemis des Maatka, mais on lui en apporta un si grand nombre que sa fortune qui n'était pas grande, n'eût pas suffi pour tout solder, il offrit alors de faire l'abandon de tous ses biens, mais les Maatka ne voulurent pas accepter et ils le dégagèrent de sa promesse.

Le motif qui avait mis les tribus aux prises était le suivant: les Beni Zmenzer, dont le territoire s'étend parallèlement à celui des Maatka étaient du côté des Flissa et ils empêchaient toute communication entre les Maatka et leurs alliés les Beni Aïssi.

principalement à cause de la possession du village de Tirilt Mahimoud, par où on peut gagner, en suivant les crêtes, les Abd el-Moumen et les Aït Amar ou Faïd (fractions des Beni Aïssi) ; les Maatkâ voulaient s'emparer de ce village, mais bien qu'ils eussent eu l'avantage sur les Beni Zmenzer et les Flissa dans les rencontres qui avaient eu lieu, ils ne purent réussir dans leur dessein.

Nous avons dit que pendant 25 ans les Flissa avaient oublié leurs habitudes d'insurrection, à la suite du traité conclu avec les Turcs, nous allons voir par suite de quelles circonstances ils se jetèrent de nouveau dans la révolte. A la suite de cette longue paix les autorités turques avaient fini par oublier la défaite que l'Odjak avait essuyée et leur orgueil se révoltait des privilèges tout particuliers dont jouissaient les Flissa, privilèges qui leur donnaient une certaine morgue. L'Agha des Arabes Si Mustapha ben Mustapha, qui avait été nommé en 1205 (1790) voyait surtout cette situation d'un mauvais œil : il était entretenu dans ces idées par le caïd du Sebaou et par un marabout des Flissa, Si Ahmed ou el-Hadj el-R'oméraqi ennemi de Ben Zamoum et que le caïd du Sebaou avait mis en relation avec lui. L'Agha Mustapha cherchait une occasion de se débarrasser d'El-Haoussin ben Zamoum, qu'il croyait être le seul obstacle à la réalisation de ses vœux, et cette occasion se présenta en 1209 (1794).

El-Haoussin ben Zamoum était allé en pèlerinage au tombeau de Si Ahmed ben Youcef à Miliana et, en passant à Alger, il avait été rendre visite à l'Agha. Celui-ci, en causant avec lui, lui demanda pourquoi les Flissa ne payaient au gouvernement turc qu'un tribut insignifiant, tandis que les populations voisines supportaient des charges beaucoup plus grandes. Ben Zamoum lui répondit avec la rude franchise d'un montagnard kabyle peu habitué à la flatterie : — Si vous aviez vaincu les Flissa, ils paieraient l'impôt et feraient comme les autres tribus, mais vous ne les avez pas vaincus.

Cette réponse n'était pas de nature à calmer le mécontentement de l'Agha, il dissimula néanmoins son ressentiment.

En revenant de son pèlerinage, El-Haoussin ben Zamoum s'ar-

rêta encore à Alger pour y acheter des esclaves nègres qu'il voulait emmener avec lui, il ne jugea pas à propos de retourner chez l'Agha. Ses ennemis n'étaient pas restés inactifs, Si Ahmed ou el-Hadji el-R'omeraci avait envoyé à Alger un individu de la tribu qui prétendait avoir été spolié par Ben Zamoum, à propos d'une question de terrain et qui porta plainte à l'Agha. Celui-ci fit amener El-Haoussin ben Zamoum à son prétoire qui était à Dar el-Soultan (palais de la Djenina) et il lui ordonna d'aller en justice devant le cadî avec son adversaire. Il espérait que Ben Zamoum refuserait de se laisser juger par le cadî, ce qui lui aurait permis de sévir contre lui, mais il obéit sans se plaindre. Les deux adversaires allèrent donc sous l'escorte d'un spahis devant le cadî, qui siégeait à la grande mosquée et Ben Zamoum obtint gain de cause. Le spahis les ramena chez l'Agha que cette solution rendit furieux ; il les envoya de nouveau deux fois de suite devant le cadî, qui ne changea rien à sa première sentence et qui, à la troisième fois, écrivit à l'Agha que s'il voulait un jugement conforme à la loi musulmane le jugement était rendu, mais que s'il désirait autre chose, les deux parties étaient à sa discrétion.

Pendant que l'Agha faisait lire cette lettre, El-Haoussin ben Zamoum ne put s'empêcher de sourire. L'Agha exaspéré s'écria : — Tu te crois donc devant ta femme, que tu te permettes de rire. Qu'on le pend !

— Voilà ce que tu voulais, répondit Ben Zamoum, et il était inutile de chercher des prétextes, je suis entre tes mains et entre les mains de Dieu.

Cependant tout l'entourage de l'Agha en entendant cette sentence, s'était levé pour l'apaiser et lui avait demandé la grâce de Ben Zamoum, en lui disant qu'il ne fallait pas s'arrêter aux paroles d'un vieillard obstiné et en lui représentant que son exécution pourrait avoir des conséquences funestes pour la tranquillité du pays et qu'elle mécontenterait à coup sûr le Dey.

Mustapha regrettant d'être allé trop loin, leur dit qu'il ne pouvait revenir sur un ordre donné, mais il leur offrit un moyen d'obtenir la grâce de Ben Zamoum, A la porte du palais il y avait

une chaîne suspendue, (1) qui communiquait à une sonnette située dans l'appartement du Dey et toute personne qui parvenait à la saisir devait être conduite devant ce dernier. L'Agha fit recommander aux hommes qui allaient emmener le condamné de ne pas le garder trop étroitement et de lui laisser prendre la chaîne ; et il était probable, que, conduit devant le Dey, il eût obtenu grâce de la vie.

Les amis de Ben Zamoum lui donnèrent avis de ce moyen de salut qui lui était laissé, mais il ne voulut rien entendre — Je ne crains pas la mort, leur dit-il, et je ne demanderai pas de grâce.

On le livra au mezouar qui le conduisit au bouquet d'oliviers, connu sous le nom de Zenabedj est situé au-dessus de Djenan el-Agha (2) ; là on le pendit à une branche de ces arbres ; deux fois de suite la corde se rompit et ce ne fut qu'à la troisième fois que l'exécution fut consommée.

Les marabouts des Oulad ben Chaoua, dont la zaouïa est à côté des Oulad Mendil, près de la route de Blida, emportèrent le corps du supplicié et lui donnèrent la sépulture, Ces marabouts ont leur ancêtre enterré au dessus du village de Tiguenatin, dont nous avons parlé, à la djema Sidi Zerrouk, ils ont une partie des Flissa parmi leurs serviteurs religieux ; c'est pour cette raison qu'ils rendirent les derniers devoirs à Ben Zamoum.

Le fils aîné d'El-Haoussin ben Zamoum nommé Mohammed, plus connu sous le nom d'El-Hadj Mohammed ben Zamoum, qu'il acquit plus tard en allant en pèlerinage à la Mecque, ayant reçu la nouvelle de cet événement, accourut à Alger et il alla

(1) Il existe encore une chaîne semblable à la porte de la Casba qui est en face de la mosquée appelée Djama Bacha et dont nous avons fait une église. Cette porte était anciennement l'unique entrée de la Casba. La chaîne est suspendue à la clef de voute de la porte et elle se joint à une autre chaîne horizontale dont une extrémité est scellée dans le mur et dont l'autre extrémité, qui est mobile, pouvait être fixée par un cadenas.

(2) Djenan el-Agha était à l'emplacement de la villa Clauzel, il existe encore des ruines de cet établissement qui comprenait des magasins et des écuries.

demander à l'Agha l'autorisation d'emporter le corps de son père. L'Agha qui avait regret de son emportement, l'accueillit très bien, lui donna l'autorisation qu'il demandait et le nomma même spahis kesouarin. El-Hadj Mohammed alla aussitôt aux Oulad ben Chaoua, enleva le corps de son père qui était resté enterré pendant trois jours et rentra dans les Flissa. Il avait dissimulé son ressentiment pour accomplir ce pieux devoir, il ne songea plus ensuite qu'à la vengeance.

El-Haoussin ben Zamoum avait eu cinq fils : Amar, Ali, El-Hadj Mohammed, Mhamed et Mohamed Hmzian ; les deux aînés étaient morts avant lui, Ali avait été tué dans la guerre contre les Maatka et n'avait pas laissé d'enfants, Amar avait laissé deux fils Said et Bel Abbès ; El-Hadj Mohamed, suivant les usages musulmans, avait épousé la veuve d'Amar, il avait eu un fils l'année même de la mort d'El-Haoussin et on lui avait donné le nom de son grand père (1).

A l'époque où nous sommes arrivés El-Hadj Mohamed, qui doit jouer un rôle très important dans l'histoire des premières années de notre conquête, avait environ 35 ans, et il était encore trop jeune pour faire accepter son autorité par les Flissa ; d'ailleurs, le commandement de la tribu revenait à Mhamed ou Hassen, dont nous avons déjà parlé et qu'il regardait comme son tuteur et son second père. Mhamed ben Hassen et les fils d'El-Haoussin ben Zamoum réunirent les Flissa et leur racontèrent l'odieux traitement que l'Agha Moustapha avait fait subir au chef de la tribu ; les Flissa se levèrent aussitôt en masse, se déclarèrent en révolte et ils commencèrent par razzier tout ce qui était à leur portée dans la plaine.

A la nouvelle de cette insurrection, l'Agha songea à employer contre les Flissa le moyen qui avait déjà si bien réussi autrefois ; c'est-à-dire le blocus ; il envoya son chaouch Ahmed ben Kanoun pour s'entendre avec le caïd du Sebaou El-Hadj Hassen ben Abd

(1) El Hadj Mohammed ben Zamoum épousa plus tard une tante d'Amar ou Mahi ed Din de Taourga de laquelle il eut Hamdan, tué à Maison-Carrée le 15 mai 1840 et Aomar, qui était amin el-oumena des Flissa au moment de l'insurrection de 1871 et qui sauva les colons d'Arib-Zamoum.

Allah, afin d'organiser un cordon de postes au pied de leur montagne, depuis Dra ben Kedda, jusqu'à Bor'ni. Le caïd installa une partie des Amaraoua Fouaga à El-R'oraf, en face d'Azib-Zamoum, sous les ordres d'Amara ben Yahia, chikh de la zmalâ de Tizi-Ouzou; les Isser occupèrent deux postes, l'un aux Oulât Moussa, l'autre à Guenanna; les Abid Chemlal et les Isser el Ouïdan furent placés à Bordji Menaiel; enfin les Teurfa, les Guious, les Abid Akbou et les Abid Aïn Zaouïa établirent des postes sur leur territoire, avec l'ordre de veiller nuit et jour.

Les Flissa attaquèrent plusieurs fois ces postes, mais comme ils n'avaient que très peu de cavaliers, ils furent toujours repoussés; ils réussirent seulement à enlever par surprise le poste d'El-R'oraf qu'ils livrèrent aux flammes; El-Amara ben Yahia qui le commandait, craignant que les Turcs ne s'en prissent à lui de cet échec, jugea prudent de se réfugier chez les révoltés, qui l'accueillirent avec empressement.

Cette situation se prolongea pendant quatre ans sans amener aucun résultat. L'Agha Mustapha se décida alors à marcher contre les Flissa avec une colonne composée de Janissaires et de goums arabes; il batailla sans succès pendant plusieurs jours au pied de la montagne et il dut rentrer à Alger sans être plus avancé que le premier jour de l'insurrection et fort irrité de l'échec qu'il avait subi.

Voyant qu'il n'obtenait rien par la force, l'Agha se résigna à traiter avec les rebelles. Le chaouch Ahmed ben Kanoun, que nous avons vu réussir dans une semblable négociation était mort mais son fils Mohamed était caïd des Isser et il lui confia la mission de faire la paix à tout prix. Mohamed ben Kanoun demanda une entrevue à El Hadj Mohamed ben Zamoum, qui l'accorda d'autant plus volontiers que le blocus avait produit son effet, qu'il ne restait plus que très peu de vivres dans les Flissa et qu'il allait se voir dans la nécessité de faire les premières démarches de soumission si les Turcs avaient persisté dans leur système de blocus, Il se montra néanmoins exigeant sur les conditions de la paix, les Flissa conservèrent leurs anciens privilèges, leur impôt fut réduit à 50 réaux (boudjous) par tribu au lieu de cent et il fut convenu qu'El-Amara ben Yahia ne serait

pas inquiété à cause de sa désertion. La paix fut conclue en 1799 et elle se maintint pendant quelques années.

Les enfants d'El-Haoussin ben Zamoum ne manquèrent pas de tirer vengeance de Si Ahmed ou el Hadj R'omeraci, dont les intrigues auprès de l'Agha avaient eu le résultat que nous avons vu ; ils obtinrent cette vengeance au moyen d'une bonne somme d'argent qu'ils donnèrent au caïd du Sebaou. Un jour des cavaliers du Makhezem emmenèrent à Bordj Sebaou des bœufs de Si Ahmed ou el Hadji qui labouraient dans la plaine, celui-ci alla les réclamer au caïd qui, gagné comme nous venons de le dire, lui fit trancher la tête.

En 1807, au moment où Ahmed Pacha faisait les préparatifs d'une expédition contre Tunis, les Kabyles des Flissa se mettent de nouveau en insurrection et recommencent leurs brigandages. Les Tunisiens avaient envahi la province de Constantine, battu le bey Hossein ben Salah et menaçaient la ville de Constantine ; il fallait se hâter de marcher contre eux et cependant on ne pouvait laisser, pendant l'absence des troupes, le territoire d'Alger exposé aux ravages des insurgés. Ahmed Pacha se disposait donc à combattre d'abord les Flissa. lorsqu'il fut assez heureux pour obtenir un arrangement et les Flissa, d'ennemis qu'ils étaient, devinrent ses alliés et l'accompagnèrent jusqu'à Constantine, où ils recueillirent un immense butin.

Il nous reste maintenant à raconter la dernière insurrection des Flissa, qui éclata dans les circonstances que nous allons rapporter. En janvier 1814, les tribus de Bou Saada et les Oulad Madi s'étaient mis en insurrection ; ces derniers, après avoir razié les Oulad Seloma et les Adaoura, avaient complètement battu le bey Djellal du Titeri. Le Dey d'Alger donna l'ordre au bey de Constantine Naman (Mohamed Naman ben Ali) de marcher sur les rebelles et il envoya, en même temps, pour prendre part aux opérations, une colonne composée de troupes qu'on avait pu rassembler à Alger et qui était commandée par l'Agha des Arabes Aomar.

Le gué de Ben Hini étant infranchissable, à cause des pluies

qui avaient grossi l'Oued Isser, Aomar Agha prit la route du Col des Beni Aïcha et du djemaa des Isser, où le passage de la rivière était plus facile.

La colonne était précédée, en pays soumis, à trois journées de marche d'intervalle, par une avant-garde chargée de préparer tout ce qui lui était nécessaire en vivres et en moyens de transport; elle était composée de soixante tentes, comprenant chacune une quinzaine de soldats, sous le commandement des souchaouch, Mohamed ben Kanoun. Cette avant-garde après avoir franchi l'Isser avait été établir son camp à Chabet el Ahmem, lorsque le chaouch apprit que les Flissa s'étaient réunis en masse à Tamdikt (le Lac) à six kilomètres en avant, pour empêcher le passage de la colonne. Les Flissa étaient poussés dans cette affaire par Si Mohamed ou Saadi, le fils de ce Si Ahmed ou Saadi que nous avons vu arrêter la marche des Turcs dans les Oulad Yahia Moussa, en 1768 et par Si el-Hadj Allal des Mkira. Mohamed Kanoun ne se sentant pas en mesure de forcer le passage ni même d'attendre l'ennemi, fit lever le camp immédiatement et il alla s'installer chez les Beni Khalfoun, qui étaient restés soumis et que lui avaient fourni ses moyens de transport pour ses bagages; il fit en même temps appel aux goums des Isser, des Améraoua et des Abid Aïn Zaouïa et informa Aomar Agha de la position dans laquelle il se trouvait.

Les Kabyles ne donnèrent pas le temps aux renforts d'arriver et ils attaquèrent la petite colonne turque qui se défendit vaillamment. Le combat se prolongea jusqu'à la nuit, les soldats turcs accablés sous le nombre durent plier; les Beni Kalfoun voyant que les Flissa avaient le dessus tombèrent à leur tour sur la troupe de Mohamed ben Kanoun, qui fut bientôt décimée. Le chaouch groupa autour de lui les quelques soldats qui avaient échappé au massacre, il se mit en retraite sur Bordj Menâïel et il réussit à gagner ce fortin et à s'y enfermer. Les cavaliers qui avaient pu se rendre à l'appel de Ben Kanoun campèrent avec lui à portée de fusil du fort, à l'endroit appelé El-Rerbiat, les soldats turcs seuls occupèrent le bordj,

Le lendemain matin, les Flissa débouchèrent par l'Oued Cherachir et s'avancèrent pour attaquer le bordj pendant que les

cavaliers au nombre de 70, commandés par Mohamed Amzian, le plus brave et le plus vigoureux de la famille des Oulad ben Zamoum, firent un détour par Nerdja ben el-Ammali, pour attirer à eux les cavaliers de Ben Kanoun et les empêcher ainsi de charger les fantassins de Flissa, qui commençaient leur attaque. Mohamed ben Kanoun s'élança avec son goum sur les cavaliers de Mohamed Amzian, les met en déroute et les poursuit avec vigueur. Les fantassins kabyles, voyant fuir leurs cavaliers, battent à leur tour en retraite et sont ramenés jusqu'à Cherachir, en perdant beaucoup de monde. Le goum de ben Kanoun coupa trente six têtes, qui furent envoyées le soir même à Alger. Mohamed Amzian ben Zamoum avait été blessé et El Hadj Mohamed avait eu un cheval tué sous lui. (1)

Aomar Agha arriva le jour même à Bordj Menaïel avec le gros de la colonne et il se montra très satisfait du succès qu'avait remporté son chaouch. N'ayant pas de forces suffisantes pour attaquer les Flissa, il se tourna vers les Beni Kalfoun pour leur faire payer les frais de la guerre; il les imposa d'un fusil et de dix réaux boudjoux par maison et chargea le caïd de l'Onton Isser, Mohamed ben Tarzi de percevoir cette contribution.

Le Beni Khalfoun avaient promis tout ce que l'Agha avait voulu, pendant qu'il les menaçait avec sa colonne, mais lorsqu'il se fut éloigné, ils changèrent d'avis et refusèrent de s'exécuter; ils étaient poussés à cela par les Flissa, qui avaient promis de les soutenir contre le gouvernement turc.

Lorsque Aomar Agha revint, au mois de mars 1814, de son expédition de Bou Saada, il voulut prendre la route de Beni Hini et il se vit arrêté huit jours entiers par une nouvelle crue de

(1) Sander Rang raconte en ces termes ces événements à la date de 1814 dans son *Précis Analytique*: « De leur côté, les Kabyles des « Flissa se livrèrent de nouveau à des actes de brigandage sur le « territoire d'Alger. Le caïd du Sebaou les surprit, et coupa une « soixantaine de têtes, qu'il envoya au Dey pour décorer la porte de « Bab-Azoun; il ne put atteindre quelques tribus arabes qui s'étaient « jointes à ces montagnards, parce qu'elles s'enfoncèrent dans le « désert; mais, en reprenant la route d'Alger, il en châtia quel- « ques autres qui avaient refusé le tribut. » Sander Rang admet qu'il y a connexité entre la révolte des Flissa et celle des tribus de Bou-Saada.

l'Isser ; c'est alors qu'il résolut de jeter un pont sur cette rivière, afin que les colonnes ne fussent plus obligées de passer par le pays des Flissa, pour aller dans la province de Constantine.

Aomar Agha commença d'abord par châtier les Beni Khalfoun de leur nouvelle rébellion ; il les attaqua par le versant nord de leur montagne pendant que les contingents des Beni Djaoud attaquaient par les Beni Nzar. Les deux troupes firent leur jonction au village d'Ammara, qui était habité par le caïd de la tribu Ali ben Aïssa. (1). Ce village se défendit bravement, mais il fut néanmoins emporté d'assaut et Ali Aïssa fut décapité. Les Beni Kalfoun firent alors leur soumission et payèrent la contribution de guerre qui leur avait été imposée.

Ce résultat obtenu, Aomar Agha s'occupa de la construction du pont de Beni Hini et de l'ouverture d'une route, pavée sur certains points qui mène à ce pont en passant par les Beni Mestina des Khachna et Aïn Soltan des Ammal. Ce travail dura un an et Aomar Agha y était encore occupé, lorsqu'un courrier vint lui annoncer qu'il était nommé Dey d'Alger (7 avril 1815).

Cependant les Flissa étaient restés insoumis et les Turcs se bornaient à faire le blocus de leur territoire, comme dans les guerres précédentes ; il n'y eut plus que des petites escarmouches sans importance contre les postes de cavalerie qui gardaient les débouchés de la montagne. C'est dans une de ces escarmouches que Mohamed Amzian ben Zamoum, que nous avons déjà vu blessé au combat de Bordj Menaiel, perdit la vie. Un samedi, les Flissa profitant de l'absence des cavaliers des Ameraoua qui étaient allés avec le caïd du Sebaou, au marché de Sebt Ai Khodja, avaient attaqué le poste d'El-R'oraf, avaient refoulé les cavaliers qui le gardaient et incendié le poste ; le caïd du Sebaou, apercevant de loin l'incendie, accourut au galop avec son goum ; les Kabyles les attendaient à Karraba Tizi bou Ali, où le combat s'engagea. El-Hadj Mohammed ben Zamoum ne voulait pas laisser continuer cet engagement, qui ne pouvait amener aucun résultat, il fit même emmener le cheval de son frère Mohamed

(1) Si Saïd ou Ali, qui était Amin el-Oumena des Beni Khalfoun au moment de l'insurrection, était petit fils de cet Ali ben Aïssa.

Amzian, pour l'empêcher d'aller au feu, mais celui-ci, impatient de faire parler la poudre, y courut quand même, à pied, et il fut frappé mortellement d'une balle.

Ce fut là le dernier épisode de cette guerre qui avait duré près de trois ans, Une petite colonne turque étant venue pour ravager les moissons des Flissa, des pourparlers s'engagèrent entre El-Hadj Mohamed ben Zamoum et Ahmed ben Kanoun, frère du chaouch de l'Agha, et on fit la paix, en posant comme condition, que les Flissa ne paieraient qu'un impôt total annuel de 500 réaux boudjoux.

Cette paix se mantint jusqu'à la chute du gouvernement turc en Algérie. El-Hadj Mohamed ben Zamoum, qui était resté, de plusieurs années, le seul chef des Flissa, était un homme d'un caractère sérieux et bienveillant, ami de la paix, bien qu'il ne reculât pas devant la guerre, lorsqu'il la croyait nécessaire. Il s'était acquis une grande réputation de sagesse et de justice, son influence s'était de plus en plus affermie chez les Flissa et elle s'étendait aux tribus environnantes. Le gouvernement turc le traitait avec des grands égards, il avait le privilège d'entrer quand il voulait chez le dernier dey d'Alger Hassain ben Hassain, honneur dont on était très-avare. Son autorité reconnue s'était étendue non-seulement aux Flissa, mais encore aux Beni Khalfoun, aux Nezlioua et aux tribus de Guechtoula qui étaient du sof des Flissa.

Dans un prochain article, nous aurons l'occasion de compléter la biographie de cette grande personnalité indigène, en racontant les faits qui ont signalé, en Kabylie, les premières années de la période française.

V. ROBIN.

